

Tissus et Nouveautés

(TISSUS & DRY GOODS)

REVUE MENSUELLE

Publié par la Compagnie de Publications Commerciales (The Trades Publishing Co's), 25 rue Saint-Gabriel, Montréal, Téléphone Main 2947, Boîte de Poste 917. Abonnement : dans tout le Canada et aux États-Unis \$1.00, strictement payable d'avance; France et Union Postale, 7.50 francs. L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire donné au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit, adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arriérages et l'année en cours ne sont pas payés.

Adresser toutes communications simplement comme suit : TISSUS ET NOUVEAUTÉS, MONTRÉAL, Can.

Vol. III

MAI, 1902

No 5

LES FEMMES AU XVIII^e SIÈCLE



L serait assez curieux de rechercher d'où le de porter toujours le même costume, ajustement parce qu'il paraîtrait ridicule de temps en temps ce volumineux de crinoline au dix-neuvième. On abandonnerent le nom de panier au dix-huitième devinrent vertugadin au dix-septième, tugade ou vertugade au seizième siècle, générations de la jupe qui s'appelaient ver pour les robes bouffantes, pour ces exa-peut provenir la passion des femmes mais la séparation n'est jamais bien longue, et une force invincible y ramène sans cesse.

Cette ténacité est d'autant plus remarquable que chaque réapparition est saluée par des anathèmes et des plaisanteries, auxquelles s'associent volontiers les femmes elles-mêmes, et qui n'influent en rien sur l'universalité et la durée d'une mode si étrange. Maintenu dans de raisonnables proportions, je ne la condamnerais qu'à moitié, car ses inconvenients sont compensés par d'indéniables avantages. Elle a le mérite de mettre en relief l'étoffe de la jupe, d'en faire ressortir les dessins et la beauté, surtout de produire des plis bien autrement gracieux que les tuyaux réguliers tombant le long des jupes plates. Celles-ci dessinent le corps, et ne constituent dès lors ni une défense suffisante contre d'indiscrètes curiosités, ni une protection assez mystérieuse de charmes qui semblent souvent d'autant plus enviables qu'ils sont plus dissimulés. C'était l'opinion de Montaigne : " Pourquoi les femmes couvrent-elles de tant d'empeschemens, les uns sur les autres, les parties où logent principalement nostre désir et le leur? Et à quoy servent ces gros bastions de quoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer nostre appétit, et nous attirer à elles en nous esloignant? "

Il est clair qu'au dix-neuvième siècle comme au seizième, l'on peut accuser toute mode nouvelle de représenter un blâmable artifice de coquetterie. J'ajouterai même que les hommes joueraient souvent un rôle bien sot en condamnant les artifices de ce genre. Mais on a attribué aux paniers une origine moins innocente. Dans *La mode*, comédie de Fuzelier jouée en 1719, Barbe Biencousne, maîtresse couturière, déclare qu'elle a " inventé de nouveaux paniers à ressorts, qui augmentent à mesure qu'une fille prend sur son compte la rondeur de sa taille? "

Ce qu'il y a de sûr, c'est que rien n'égalait la splendeur d'une réunion composée de grandes dames en paniers. Madame de Genlis en avait conservé le souvenir, et elle écrivait à une époque où cette mode était depuis longtemps abandonnée : " Il est impossible de se faire une idée de l'é-

clat d'un cercle formé d'une trentaine de femmes, assises à côté les unes des autres. Leurs énormes paniers semblaient un riche espalier, artistement couvert de fleurs, de perles, d'argent, d'or, de pailloles de couleur et de pierres? "

Les premiers paniers ne remontent guère avant l'année 1719. Mais, depuis longtemps, " toutes les femmes de théâtre, qui ont ordinairement des habits fort riches, principalement dans le sérieux, portaient une espèce de jupon qui ne venoit guère qu'à mi-jambe, fait d'une grosse toile gommée, assez large pour donner de la grâce, tenir les jupes en état et faire paroître la taille. Le bruit que faisoient ces espèces de paniers, pour peu qu'on les pressât, lui fit donner le nom de criardes. Les plus larges n'avoient pas deux aunes, et hors le théâtre il n'y avoit que les dames du plus grand air qui en portaient? "

S'il faut en croire le *Mercur de France*, la mode de ces paniers avoit pris naissance en Allemagne, d'où elle passa en Angleterre, puis en France. Elle y étoit définitivement fixée à la fin de 1722, bien que le théâtre raillât encore ses débuts. Au mois de novembre de cette année, fut jouée devant le roi à Chantilly une comédie dans laquelle figurent parmi les personnages Mme Vertugadin et Mme Fric-frac, toutes deux marchandes de paniers. La pièce se termine par un divertissement qui a pour refrain :

*Il faut qu'à la mode
Chacun s'accomode,
Le fou l'introduit,
Le sage la suit.*

Ses inconstances y sont aussi célébrées, en vers faciles, par une "marchande de modes", qui chante :

*Le vertugadin, ridicule
Dans nos jeunes ans,
Se porte à présent sans scrupule,
Comme au bon vieux temps.*

*Tous les aiglets
Et colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire
À la foire, au Palais,
Dans deux jours feront rire,
Et de la satire
Seront les objets.*

Une comédie, imprimée deux ans plus tard, met en scène une soi-disant marchande de paniers, nommée Mme de la Vertugadière. Elle endoctrine une vieille cliente, énumère la beauté, l'utilité de ses marchandises, lui décrit la variété des modèles entre lesquels une élégante peut choisir. Elle lui vante les paniers solides, à l'usage des prudes ;